

**Didier :** Comment avez-vous répondu à l'enquête 1997 sur les modes de vie gay ?

**Maxime :** J'ai toujours répondu à ces enquêtes, mais cette fois le questionnaire m'a complètement énervé. Ce qui m'a le plus gêné, c'est qu'en 1997 on n'intègre pas dès le départ les personnes séropositives. En tant que séropo, il y avait beaucoup de questions auxquelles je ne pouvais pas répondre.

**Thomas :** Quand je l'ai fait avec mon mari, on a été obligé de répondre que la nouvelle donne thérapeutique faisait qu'on avait moins peur d'être contaminés, et moins peur de prendre des risques. Ce qui ne voulait pas dire nécessairement qu'on en prenait plus.

**Didier :** Moi, au lieu de me faire moins de soucis, pour une raison diamétralement opposée à la tienne, je m'en fais beaucoup plus : en tant que séropo, la trithérapie augmente ma peur de contaminer quelqu'un, à cause des souches résistantes. J'ai commencé l'AZT il y a cinq, depuis je suis sous 3TC, d4T et indinavir. J'ai un mari séronégatif, et c'est ma peur première de lui filer un virus mutant. Avec vingt-deux mille personnes sous anti-protéase en France, nous sommes dans une situation sans précédent.

**Maxime :** À la différence qu'avec une personne sous trithérapie efficace, la probabilité de contamination est largement réduite. Dans les années 80, les gays se sont beaucoup contaminés parce que l'information n'était pas passée, mais aussi parce que la majorité de ces personnes étaient au stade de la primo-infection, donc très contaminantes.

**Thomas :** Ce n'est pas parce que le risque est moins grand qu'il est nul. Et tu flippes de toute manière.

**Robin :** Moi, j'ai eu un peu la même réaction que Tho-

symboliquement qu'il s'est passé quelque chose. J'ai eu plusieurs prises de conscience successives par rapport au sida. J'ai découvert l'épidémie assez tôt, vers 1982, et à ce moment-là j'ai éprouvé une très grande peur.

**Didier :** ... Et puis, jusqu'en 1988, tu as eu une période d'abstinence.

**Robin :** Merci de le rappeler (*rires*). Par la suite, quand j'ai fait le test pour la pre-

**Hugues :** « J'ai pris plus de risques en 1997 qu'en 1996.

Des enclages sans capote, avaler du sperme... la totale. »

mière fois, je me suis aperçu que j'étais séronégatif. Ça n'a d'ailleurs pas été une grande joie. À partir de là, il m'a fallu attendre plusieurs années avant de réaliser que je ne serais certainement jamais séropo. Ce qui est une idée très curieuse. À Act Up, j'étais entouré d'amis malades et je me disais : *Il faut se battre pour que ces gens survivent*. C'était très facile à concevoir dans un système où il n'y avait pas de traitements. En plus, on avait une grille de perception beaucoup plus simple qu'aujourd'hui : on parlait uniquement en terme de T4. J'ai l'impression que ce qui a changé, c'est cette symbolique : même si on se bat contre l'idée de la chronicité, c'est vrai que la maladie a évolué, parce que ce n'est plus la même urgence.

**Hugues :** Sur le questionnaire, j'ai eu du mal à répondre parce que justement, j'ai pris plus de risques en 1997 qu'en 1996.

**Didier :** Des risques comme quoi ?

**Hugues :** Ben, des enclages sans capote, avaler du sperme... enfin la totale. Je suis d'une génération où on mettait systématiquement des capotes. Au départ, j'ai pensé que c'était le relapse et puis j'ai aussi réalisé que j'avais divorcé dans l'année. J'ai toujours été dans une situation de *cocooning*, en couple. Pendant quatre ans, quand on baisait à côté, mon mari et moi, on était vigilants parce qu'on savait qu'on prenait un risque pour deux. Et puis quand j'ai discuté avec lui récemment, j'ai réalisé que lui aussi avait pris des risques.

**Pierre :** Moi je ne connais pas ce questionnaire, mais je me rappelle que quand on

a commencé à parler de ces traitements dans les médias, en fait, ça m'a fait chier. Parce que j'avais un tel confort, en tant que séropositif, de savoir qu'on ne pouvait rien faire, qu'il y avait juste les examens de temps en temps. Apprendre tout d'un coup qu'on pouvait faire plus, ça m'en enlevé un confort d'inconscience.

**Thomas :** Mais sur le sexe ?

**Pierre :** C'est vrai que cette année j'ai repris des risques. J'ai eu une volonté de m'enfoncer encore plus dans la non-réflexion.

**Didier :** Comment expliquez-vous que depuis qu'on parle de relapse, ce sont précisément les responsables asso-



ciatifs qui ont le moins peur de dire qu'ils ont pris des risques ? Comme si leur action contre le sida les dédouanait d'abandonner leur position d'exemplarité. Moi, en tant qu'activiste, je considère que je dois donner l'exemple.

**Maxime :** La discussion qu'on a en ce moment n'est plus tabou. En parler, ça permet d'avoir une meilleure réflexion sur la sexualité. Les mecs qui tapotent sur le Minitel "plan foutre", "plombage", c'est aussi de la libération fantasmatique, cela ne veut pas forcément dire qu'ils passent à l'acte. Si les gens qui font de la prévention se mettent à parler à la première personne, on n'est plus dans la toute-puissance, on admet qu'il y a des pratiques individuelles qui sortent des grands schémas. Avec six mille nouvelles contaminations en France chaque année, c'est comme si on avait atteint le nadir de la prévention (*rires*). On ne pourra pas aller beaucoup plus loin. On ne peut pas demander aux gens l'impossible.

**Robin :** Il faut faire attention de ne pas sous-entendre que la prise de risques était la même avant : je ne crois pas que les gens ont simplement plus de facilité à parler de prises de risque. Ce qui est très fort chez moi, même si je n'ai pas pris beaucoup de risques récemment, c'est l'envie de laisser tomber la capote. Jusqu'à ces deux dernières années, mettre un préservatif ne me posait aucun problème. Maintenant la capote m'emmerde. Et il faut bien en prendre acte, surtout si on appartient à un groupe de lutte contre le sida. Parce que ça renvoie forcément à quelque chose qui existe dans le reste de la société.

**Thomas :** Je crois que si on prend plus de risques, c'est qu'on trouve plus de partenaires pour en prendre. Ce n'est pas simplement un truc individuel. Sur le côté exemplaire des activistes, je suis du même avis que Didier. Sauf qu'avant, pour un séronégatif, être exemplaire cela voulait dire être safe avec son mari sé-



**Didier :** « En tant qu'activiste, je considère que je dois donner l'exemple. »

mas sur la question. Effectivement, je me suis dit qu'il y avait des choses qui avaient changé. Toi Didier, tu parles de trucs très précis comme le risque de donner des souches résistantes, mais c'est surtout